



Flore Limantour

● À Châteaulin (29), en août dernier, un méthaniseur déborde et prive momentanément une grande partie du Sud-Finistère d'eau potable. Sur tout le littoral breton, chaque été, les algues vertes reviennent au fond des baies, des abers, des rias et des vasières, avec plus ou moins de vigueur selon la météo. Dans l'estuaire de la Vilaine, les marées virent rouges. Au beau milieu de la zone de production du Léon, depuis près de vingt ans, un captage d'eau pour l'usage alimentaire reste fermé pour cause d'excès de nitrates. On pourrait encore multiplier les exemples d'accidents ou de pollutions récurrentes contribuant à la dégradation de l'eau en Bretagne. Une région que la géologie rend particulièrement fragile aux contaminations car la majeure partie de son eau provient du ruissellement. Les nap-

pes phréatiques y sont peu profondes. Le lessivage des sols par la pluie peut avoir des conséquences dramatiques sur la qualité des cours d'eau. Surtout si les talus ont été arasés et les zones humides comblées.

Une pollution

pas toujours visible à l'œil nu

Et l'avenir n'est pas rassurant. « Avec le réchauffement de la planète, le niveau de l'eau dans les rivières baisse d'année en année », prévient Thierry Burlot, vice-président du conseil régional en charge de l'environnement. Les nitrates et résidus de pesticides s'en trouvent, de fait, concentrés dans une masse qui ne s'écoule plus. Des conflits d'usage se profilent : l'été, les agriculteurs souhaitent irriguer leurs exploitations alors que les agglomérations en pleine expansion ont soif. L'eau douce va se faire rare. Surtout à l'est de la Bretagne.

Évidemment, le constat est douloureux pour les Bretons, fiers de leur région. Mais le spectacle peut être trompeur. La pollution n'est pas nécessairement visible à l'œil nu.